À ÂMES ÉGALES

David Dupont

Éditions ThoT
Polar

Parallèlement à son métier de comptable, David Dupont s'est découvert petit à petit une passion pour l'écriture, une passion latente, enfouie au plus profond de son âme et qui aura attendu plus de trente-cinq ans pour s'exprimer et proposer les lignes de son premier roman *Sortie de voie*. Depuis, cette affection, ouverte à tous horizons littéraires, n'a fait que grandir. Aujourd'hui, il récidive en signant un deuxième livre qui s'inscrit dans la lignée des grandes enquêtes policières, adoptant comme thème équivoque : le jugement de nos propres choix.

CHAPITRE I

22 h 00, le 10 octobre 2010

Le pénitencier de Moyron éteint les derniers mouvements de la journée. Une interminable sonnerie rauque traverse les corridors et proclame l'extinction des feux ainsi que la fermeture automatique des cellules. Le calme va pouvoir libérer ses premières fragrances et se livrer sans concession à l'obscurité naissante.

2 h 15, le 11 octobre 2010

Ambassadeur incontesté de la nuit, le silence asphyxie les murs de la prison ; il n'est interrompu spasmodiquement que par les rondes ponctuelles organisées par les matons, couplées par épisodes à la sérénade cacophonique des ronflements de nombreux détenus. Les immanquables barreaux de prison retiennent leur souffle en attendant, comme chaque jour, les premières banderilles de lumière délivrées par les rayons du soleil levant.

Toutefois, cette nuit-là, une allée parait décidée à transgresser le cérémonial quotidien exigé par le légat ; un homme longe l'un des couloirs de l'établissement d'un pas nonchalant. Dans

le noir, rien ne le différencie des centaines d'autres hommes présents dans l'enceinte, il est vêtu d'un pantalon en toile, d'un tee-shirt et d'une veste de même couleur : un détenu ordinaire emmuré parmi d'autres détenus.

Ce prisonnier a, semble-t-il, réussi à s'extraire de sa captivité et se promène impunément en pleine nuit. Pourtant, toutes les cellules possèdent deux serrures et chaque détenu doit répondre à l'appel avant leur fermeture. Au pénitencier de Moyron, il n'y a aucune place pour la négligence. C'est l'unique prison du pays à n'avoir jamais eu à enregistrer la moindre évasion. Une réputation qui se doit d'être préservée.

À chacun de ses pas, ses pieds nus se refroidissent au contact du sol humide et caillouteux. Il marche droit devant lui sans jamais se retourner. Peur, inquiétude ou confiance, aucune émotion ne transpire sur son visage et sa démarche indolente ne donne guère d'indications complémentaires.

Au bout de l'un de ces nombreux couloirs – ceux-là mêmes qui confèrent à la prison son statut particulier d'enchevêtrement de dédales – l'homme marque un temps d'arrêt. Un signe s'esquisse enfin sur son visage : une pointe d'interrogation ou peut-être bien d'étonnement. Le long couloir a cédé la place à un sas où viennent se bousculer d'autres couloirs qui s'articulent tous autour d'une même porte. C'est en tentant de l'ouvrir que se dévoile finalement l'expression la plus significative de son regard : la déstabilisation. Parce qu'elle renferme une pièce capitale pour l'ensemble des prisonniers, cette porte n'est jamais close habituellement. En sept années de détention, c'était la première fois qu'il ne pouvait y accéder. Un regard furtif sur la devanture, l'inscription – infirmerie – réconforte sa pensée. Une deuxième tentative sur la poignée, elle ne s'ouvre toujours pas. Il se retourne, cherchant une explication rationnelle à cette mauvaise plaisanterie, mais avant qu'il ne puisse exprimer son

mécontentement, une douleur intense le saisit brusquement : à peine a-t-il le temps de fixer son assaillant dans les yeux que celui-ci lui a déjà enfoncé la lame de son couteau en plein cœur. En titubant, il peut surprendre les chuchotements de son agresseur : « Enfoiré de Paquito, t'as que ce que tu mérites ! »

Lorsqu'il tombe violemment, la dernière vision qui s'offre à lui est le sang qui enduit le sol, son propre sang ! qui se répand sur les pierres et habille le profil droit de son visage d'un rouge écarlate.

Ses derniers échos ? Le frottement de la lame du couteau sur sa veste pour essuyer le liquide grenat et le bruit des pas de son agresseur s'éloignant petit à petit. Puis, plus rien ! Les sons se dérobent, les lumières s'affaissent, les odeurs se dispersent.

La mort, capuchonnée dans son sinistre manteau noir élimé aux extrémités, lui ouvre insidieusement ses bras en expirant son haleine putride. Son cœur s'acquitte de ses derniers battements avant de se soumettre sans résistance à son étreinte...

Le rideau vient de tomber sur François Lucas dit « Paquito ».

7 h 40, le 11 octobre 2010

« Faire ses classes pour apprendre son métier, c'est important, mais être sur le terrain, au cœur de l'action pour en comprendre les rouages, c'est essentiel. »

Franck Capal a vingt-quatre ans lorsqu'il sort de l'école nationale supérieure des officiers de police. Son arrivée dans l'un des plus grands commissariats de la ville est un rêve inespéré tant les demandes des jeunes recrues saturent le bureau du commandant de police en charge des affectations. D'ailleurs, il n'aurait jamais cru possible de se retrouver là, ce matin du 11 octobre, son ordre d'attribution entre les mains, devant les immenses portes du... « Donjon ». Le Donjon ! Une allégorie qui colle parfaitement à la structure du commissariat du 4ème

arrondissement de Moyron, cette magnifique cité cosmopolite aux cinq millions d'âmes, la plus grande ville du pays après la capitale.

La légende dit que la conception de ce commissariat par l'architecte Enzo Gaspierro, ainsi que la prison qui le jumelle, n'était pas du tout celle prévue à l'origine ; il l'a fait construire en toute impunité sur des plans différents de ceux qui avaient été présentés et approuvés par la mairie. Une fois l'œuvre achevée, les élus mécontents n'ont pu que constater leur négligence du suivi des travaux, mais ne purent la faire démolir au vu des sommes déjà engagées dans le projet. La passion d'Enzo Gaspierro pour le Moyen Âge et ses constructions fortifiées, incompatible avec l'image d'avenir dont voulait se nantir la ville, n'avait aucune chance de voir le jour dans cette cité aux aspirations de verre et de métal. C'est pour cette raison qu'il a monté ce plan machiavélique de toutes pièces. On dit même que les dernières années de sa vie passées en prison l'ont rendu plus fier encore de son insurrection. Jusqu'à sa mort, son regard réjoui, à travers les barreaux de son cachot, n'était dédié qu'à « son ultime et plus grand chef-d'œuvre ».

En attendant, Franck essuie quelques larmes d'émotion lorsqu'il pénètre dans la cour intérieure du commissariat. Il peut mesurer la chance inouïe que le destin lui a accordée quand des dizaines d'autres se sont vu refuser cette destination. Il sait qu'il devra s'impliquer pour honorer ce privilège, mais la devise propre à l'institution policière : « Discipline, Valeur, Dévouement », apprise de longue date dans les revues spécialisées, navigue en permanence dans son esprit depuis sa plus tendre enfance. Depuis ce jour où, à l'âge de huit ans, près du marchand de glaces qui bordait l'entrée de son école primaire, il avait assisté, les yeux émerveillés, brillants d'admiration, à l'arrestation musclée de trois criminels échappés de prison et qui depuis

quelques jours effrayaient le village tout entier. Le courage et le sang-froid dont avaient fait preuve les deux policiers pour maîtriser les malfaiteurs, sauvant de surcroît une petite fille prise en otage, lui ouvrirent la voie de sa vocation future. Oui, un jour lui aussi serait policier. Oui, un jour il serait le gardien du sommeil des habitants de sa commune. Seize années plus tard, il avait enfin réalisé son rêve. Certes, en grandissant, il trouva son village bien trop étroit pour exalter son ambition. Son regard, irrésistiblement attiré au fil du temps par les perpétuelles lueurs noctambules de la grande cité de Moyron, se languissait de se muer en sentinelle de ses nuits.

Dans le sas d'entrée du commissariat, une plaque de marbre à l'effigie du célèbre architecte italien trônait au centre de la pièce. En se penchant plus près de la statuette, il put lire le célèbre adage :

« Ici vous pénétrez dans le Donjon
Et que vous soyez maudit ou bon
Montrez-vous digne de son nom. »

Dans le petit couloir qui suivait, tout paraissait calme. Il faut dire qu'il était à peine 7 h 45, le mélange quotidien de la sueur et du travail citadin n'en était qu'à ses premiers balbutiements et encore loin d'avoir atteint son paroxysme. La femme de ménage finissait de nettoyer les grandes portes vitrées, premiers remparts d'une horde de plaignants toujours grandissante. Les chaises aux devoirs d'hygiène irréprochable, installées le long du couloir face à l'entrée, attendaient fidèlement leurs hôtes.

Franck se dirigea vers l'espace d'accueil, car hormis la femme de ménage, le policier debout derrière le comptoir se trouvait être la seule personne présente dans le vaste hall du commissariat. Il semblait d'ailleurs ne pas avoir remarqué sa présence, trop

occupé à lire studieusement un journal quotidien sportif.

— Bonjour… Excusez-moi… Est-ce que le commissaire Romuald Pyton est arrivé, s'il vous plaît ?

— Bonjour, monsieur. C'est à quel sujet ? demanda poliment le vigile.

— Voilà, je viens d'être affecté ici et je dois me présenter au commissaire divisionnaire… Attendez ! Je sors mon affectation, voilà, et je…

— Un bleu ! T'es un bleu, c'est ça ? J'en avais encore jamais vu débarquer ici. Alors tu sors à peine de l'école de police ? Ben dis donc, tu devais avoir des super résultats pour être affecté d'entrée dans le 4ème, ou alors t'es pistonné ! En tout cas, bienvenue au Donjon, mec. Je m'appelle Patrick Def mais tout le monde ici m'appelle Pat, enchaîna l'agent sur un ton plus jovial.

— Ok Pat, alors dans ce cas où est…

— Quoi ! Qu'est-ce qu'il y a ? C'est mon nom qui te fait rire, c'est ça ? Tu trouves ça drôle ? T'as envie de te foutre de ma gueule, hein ? Allez, avoue-le ! poursuivit le policier d'une voix devenue grave.

— Mais pas du tout ! J'ai rien dit ! Je n'ai même pas rigolé, je n'ai pas du tout envie de me moquer. Qu'est-ce que…

— Ah ah ah, je t'ai bien eu, hein ? T'as flippé ! Je suis sûr que t'as eu peur… Hé ho ! ça va, je te faisais marcher. T'aurais vu ta tête, dommage que je n'avais pas mon numérique sur moi. Excuse-moi, mais c'était trop tentant. Bon, allez ! Tu suis ce couloir jusqu'au bout, puis la porte à gauche et au fond de la grande salle. Tu verras, il y a plusieurs bureaux, son nom est écrit sur la porte, tu ne peux pas te tromper. Sans rancune, mec ?

— Pas de problème, c'est déjà oublié, répliqua Franck, soulagé.

— Au fait, je ne blaguais pas pour mon nom. C'est vraiment comme ça que je m'appelle.

Tout en arpentant le couloir afin de suivre l'itinéraire indiqué, son esprit vagabondait encore dans l'intensité de la scène qui venait d'avoir lieu : « Merde ! Il m'a vraiment fait flipper avec son histoire de nom, j'ai bien cru qu'avant même de commencer, j'allais déjà me brouiller avec un collègue. »

La dernière porte sur la gauche du couloir s'ouvrit sur une grande salle où cohabitaient par paires une dizaine de bureaux. Le long du mur de gauche, trois box individuels finissaient de remplir la pièce.

Franck se rendit vers le bureau axial, le seul qui laissait entrevoir sous la porte un éclairage artificiel susceptible de laisser croire à une présence besogneuse à l'intérieur. Il n'eut pas besoin de vérifier les autres pièces, personne n'aurait pu se tromper en lisant les quelques lettres d'or policées en « *french script* » sur la porte : Commissaire R. PYTON.

Lorsqu'il pénétra dans la pièce après avoir été autorisé à entrer, un homme d'une cinquantaine d'années aux cheveux argentés lui fit face. Il portait une paire de lunettes suspendue à la pointe de son nez et reliée d'une branche à l'autre par une petite corde bleutée.

Il leva la tête, s'arrachant visiblement à l'étude assidue d'un épais dossier jaune :

— Qu'est-ce ?... Il est interdit à tout civil de pénétrer dans les bureaux. Qu'est-ce qu'il fout à l'accueil ! Ce n'est pas un moulin ici, bordel ! C'est Def qui est de perm, il va m'entendre, celui-là, bougonna le commissaire.

— Excusez-moi, mais je ne suis pas un civil, je suis le lieutenant de police Franck Capal et, sur mon ordre d'affectation, je dois me présenter à vous ce jour à 8 h 00 précises.

Il tendit fièrement le papier officiel qu'il gardait précieusement dans sa veste depuis qu'il avait quitté l'école de police, tout en regardant furtivement sur le mur de droite les aiguilles de

l'horloge, complices réconfortantes de ses déclarations.

— Ah oui, c'est vrai, on m'avait prévenu, répondit le commissaire en approuvant les quelques lignes récurrentes signifiées sur tous les documents authentiques délivrés par le ministère de l'Intérieur. Excuse-moi… heu… Capal, c'est ça ? reprit-il de manière confuse.

— Franck Capal, c'est exact, commissaire.

— J'étais plongé dans une sale affaire et je croyais qu'on allait me déranger pour des broutilles, en plus je retrouve jamais rien dans ce foutu bureau. Vivement qu'ils finissent de repeindre le mien.

Tout en continuant de parler, il farfouillait dans les tiroirs, à la recherche du dossier de l'intéressé, parvenu quelques jours plus tôt. Lorsqu'il l'eut en main, il commença au préalable par examiner ce jeune homme, qui se tenait debout devant lui, droit, la tête haute. Franck Capal dégageait une certaine assurance : un physique agréable caractérisé par la finesse de son visage, des cheveux blonds cendrés coupés impeccablement, un regard déterminé accentué par ses yeux aux reflets de pierre de jade.

Malgré l'étude complète du dossier le jour de sa réception, le commissaire l'ouvrit à nouveau pour faire part de ses impressions au jeune inspecteur :

— Alors… Nom : CAPAL. Prénom : Franck. D'accord, ça je le sais déjà. 1m76, 70kg, célibataire, ok, maîtrise de droit, pratique de la plongée sous-marine, champion régional de course à pied sur cinq mille mètres, bien, bien… J'ai vu tes notes à l'école de police, c'est la première fois que je lis autant de félicitations. En plus, c'est signé Bellac, je le connais, il est intransigeant. Si on l'écoutait, aucun jeune ne pourrait intégrer la police. Sport, tir, aptitudes intellectuelles, réactions face au danger… Il n'y a que des éloges sur ton compte, c'est impressionnant !

Il referma la chemise cartonnée, convaincu par les prestations

et les annotations qu'il avait déjà relevées en parcourant les pages du dossier.

— Bienvenue chez nous, Capal ! Comme tu le sais déjà, je suis le commissaire divisionnaire Romuald Pyton, responsable de ce commissariat. J'occupe provisoirement ce bureau pour cause de travaux de rénovation dans le mien qui se trouve au 2ème étage, mais la semaine prochaine le capitaine Dekerman revient de congé et il récupèrera sa place.

Il se leva et se dirigea vers la porte d'entrée :

— Puisqu'on y est, je vais te faire visiter nos locaux. Ça me sortira de ce satané dossier, pour une fois que j'ai un peu de temps…

Ils quittèrent la pièce et le commissaire entama les présentations :

— Ici, ce sont les bureaux des équipes de la brigade criminelle, mon service le plus actif ; normal au cœur d'une zone aussi sensible que la nôtre… Malheureusement avec le manque de personnel, les affaires qui s'accumulent, les dossiers non archivés, il me faudrait au moins une dizaine d'équipes et je n'en ai que quatre. Je dois avouer qu'en apprenant que tu rejoignais mon commissariat, j'ai trouvé bizarre que Bellac m'envoie un novice, ici en général ne viennent que des gars chevronnés et surmotivés par le travail. Enfin, j'ai pensé que c'était peut-être ton dossier qui l'avait poussé à t'affecter ici.

— Vous savez, commissaire, j'ai tout fait pour accrocher « le Donjon » et je l'ai fait savoir au commandant Bellac, j'ai travaillé dur pour me retrouver ici. Ce n'est peut-être pas tant une coïncidence que ça.

— Et pourquoi spécialement là ? Il y a des dizaines de postes de police plus calmes pour débuter sa carrière. Je vais te dire, Capal, dans ces murs il y a une maxime qui résume parfaitement les conditions de travail : ici on n'apprend pas à devenir un bon

policier, on sait d'avance qu'on est un flic en sursis. Et si nos effectifs sont si réduits, c'est qu'il y a une bonne raison : le taux de pertes est l'un des plus élevés du pays, c'est pour ça qu'aucun jeune ne démarre sa carrière au commissariat Gaspierro.

— Commissaire, je connais l'histoire de cet endroit mais je reste convaincu que je saurai me montrer digne d'avoir été choisi pour servir sous vos ordres. Aussi loin que je me souvienne, je ne me rappelle pas avoir rêvé d'un autre commissariat que celui du « Donjon ».

— Très bien, Capal, très bien, puisque tu sembles si déterminé, je vais accélérer les choses et te mettre directement dans le bain en t'affectant à la criminelle. Je sais que ce n'est pas la procédure habituelle mais, vu les circonstances, je suis sûr que le capitaine de brigade comprendra… et puis, assouplir les règles ne signifie pas forcément y déroger. Comme je te l'ai dit tout à l'heure, le capitaine Roland Dekerman revient lundi prochain, il sera ton principal interlocuteur et ton responsable hiérarchique direct. Si tu as des doléances, des problèmes, des questions, c'est à lui que tu dois en rendre compte, c'est compris ?

— Je vous remercie de la confiance que vous m'accordez, commissaire.

— Ne te fais pas trop d'illusions sur moi, Capal ! Au moindre écart, je ne te raterai pas et, crois-moi, je t'enverrai finir ta carrière au fin fond des montagnes de la Berce à régler la circulation dans le froid et la neige.

— Je ne vous décevrai pas.

— Je l'espère… Bon ! je suppose que tu as dû être surpris pas les immenses couloirs du commissariat… C'est à cause de sa conception architecturale, tu as peut-être déjà entendu parler de la légende du commissariat Gaspierro ?

— Eh bien, je sais qu'en 1901 Enzo Gaspierro a imaginé puis bâti cette forteresse médiévale autour d'une même entité

regroupant à la fois la prison et le commissariat, qu'il a été par la suite accusé de haute trahison pour avoir osé élever cet édifice sans respecter le cahier des charges, jugé coupable, puni puis emprisonné jusqu'à sa mort le 31 juillet 1912. Aujourd'hui, « le Donjon » est classé au patrimoine de l'Unesco depuis 1999.

— T'as étudié l'histoire de la ville ? C'est bien, approuva le commissaire, il est important de connaître les origines de ton lieu de travail... Continuons. Dans ce couloir, les bureaux à gauche sont dédiés aux tâches administratives, le dernier est à Firmin, le brigadier-chef. Tous nos gardiens de la paix ont leurs bureaux situés sur la droite. La plupart travaillent en ce moment, inutile de les déranger, tu auras l'occasion de faire leur connaissance plus tard ; Dekerman te présentera certainement de manière officielle.

Malgré des avertissements menaçants, interdisant toute défiance à son autorité, le commissaire donnait malgré tout l'impression d'être proche de ses hommes. Il ne se montrait ni hautain, ni présomptueux. Franck fut d'ailleurs agréablement surpris de l'écoute attentive offerte à chacune de ses questions et son supérieur prit le temps nécessaire à la présentation de tous les services. Il mit un point d'honneur à n'en oublier aucun, comme pour démontrer l'organisation et la coordination impressionnante des différentes branches qui fonctionnaient en parfaite harmonie, et dont il était le maître d'œuvre.

C'est ainsi que le laboratoire technique et scientifique, les renseignements généraux, les stupéfiants, la brigade des mineurs, l'unité canine, etc., toutes les ramifications furent décortiquées une à une ! Une journée entière consacrée à chacun des deux immenses étages que comportait le commissariat, même le bureau de gestion opérationnelle et le centre de commandement qui, pour un jeune lieutenant de police impatient de découvrir la rue, n'entre pas dans ses prérogatives, lui furent détaillés.